

UN AUTRE HIVER EN ABSENCE

Quatrième conversation depuis Beyrouth

Marc-Antoine Cyr // 10 décembre 2012

C'est dans le sentiment de bizarrerie, d'in vraisemblance, d'anomalie que je suis chez moi. Dans le fait que finalement, toujours et partout, je suis étrangère.

– Sonia Ristic

Les chats de Beyrouth ont pour la plupart assez mauvais caractère. J'en croise quelques-uns, toujours les mêmes, le petit déplumé comme le gros-gras taché de cambouis, sur la route qui mène à pied jusqu'au café où j'aime aller dérouler des heures comme le fil d'un fuseau.

J'ai depuis longtemps pris l'habitude d'engager la conversation avec les chats que je rencontre dans toutes les villes où je passe. C'est souvent plus facile de discuter avec eux qu'avec les hommes. Mais avec ceux de Beyrouth, l'amorce est rude, même si j'ai appris à leur dire bonjour en arabo-chat. *Miaorbaba!* Certains me tournent le dos avec mépris. D'autres vont visiter le dessous des voitures comme si je n'avais pas été poli. Et il y a celui-là dont j'aime le regard jaune, qui reste chaque fois sans bouger à me toiser, mais qui quand j'approche la main me jette de longs feulements furibonds. Je devrais l'appeler Munch. C'est le même vacarme, la toile d'Edvard et la gueule de ce chat. Je n'ai encore réussi à cajoler aucun de ces tigres des rues, qui ont tous en commun leur air renfrogné et d'être sales comme des gueux. Ils semblent pourtant manquer comme moi d'un brin de contact, d'une main sertie d'ongles à laquelle se gratter le cou, ou d'un rien de ronronnement au passage.

On n'a pas trop de ces tendresses-là par ici, ni avec les chats ni avec les gens. Les saluts sont faciles, mais toujours un brin prudents. Les sourires de bienvenue déplient des peaux piquées de barbe ou de rougeurs. On est toujours courtois, on sourit, mais c'est au cordeau. Même si on se lance d'emblée à tu et à toi des *habibi*, c'est pour prendre le temps de se renifler et se sonder d'un « qui es-tu ? » avant de se laisser un peu gratter le cou. Avec les chats pareil qu'avec les gens, ces abords bien rugueux découragent parfois d'être tenace.

Comme moi, peut-être qu'ils se disent tous, les chats comme les gens, « déjà décembre », sans trop apprécier que des gouttes de gris aillent diluer le bleu qui faisait nos ciels jusqu'alors. Ou peut-être que c'est moi, avec mon erre d'aller bizarre. Je cherche la connivence, mais on doit me voir encore tout empêtré dans

mes frayeurs très personnelles. Écrire et s'inquiéter toujours rendent le visage moins avenant, et je ne me rase pas très souvent non plus. Les chaleurs et ma joie viendront lentement, c'est ce que je me dis.

Pour l'heure, donc, autant les chats que les gens se méfient de mes maladroitesses approches. Ils ont peut-être désappris durant les années de rixes l'autre usage d'une main, d'une patte, enlacer et pas griffer. Ils auraient pourtant bien tort de me juger à mes petites mines. Je suis fripé du même pelage qu'eux. Je veux juste m'abreuver à la douceur d'une ville qui n'en donne pas souvent à boire. J'entre avec vous tous – les chats, les gens – dans le même décembre, encore un peu revêché à la bascule du temps, mais pressé que mes bonjours vous paraissent moins de vains miaulements.



Pour te rejoindre, je m'y prends par la hauteur. J'emprunte des chemins à pic et je grimpe sans faillir. Au mépris de mon légendaire vertige, je viens me poser tout en haut de la falaise après la corniche, sur la terrasse d'un café qui penche sur le vide. Devant moi, j'ai tout l'horizon barré d'une seule grande pierre, le rocher aux Pigeons qui ressemble à un dos arqué. Sous moi, des mètres et des mètres de paroi se laissent boxer par quelques coups de vent. Tout en dessous, c'est un tremblement d'émeraude, la mer dans un jour de plein soleil.

Je reste là et j'observe. C'est toi que je traque, toi qui ne viens jamais aux rendez-vous que je te fixe. J'avais cru en m'élevant si haut, en commandant un café turc comme un client normal et en faisant secrètement le guet que j'arriverais peut-être à t'apercevoir. Toutes les silhouettes de passage auraient pu être la tienne. Tous les pêcheurs d'oursins dans leur barque, tous les marcheurs de la plage d'en bas ou encore chaque touriste qui se laisse prendre en photo devant la mer par ces petits hommes à la main tendue me font penser à toi qui n'arrives jamais.

Mais je ne désespère pas. Mon café bu, je cours déjà ailleurs. Je troue ma semelle pour que ta main me fasse un signe, pour que je ne parle pas dans le vide mais pour que je te raconte. C'est trop hasardeux de se faire causer à soi-même. J'emprunte une voiture et des chemins en échelles. Je sors de Beyrouth et fais de la montagne ma cible. Je traverse des escarpements et des vallées aux noms de poèmes. Vallée des Crânes, vallée du Don. J'arrive à voir au loin des reliefs si élevés qu'ils n'ont plus que de la pierre à montrer, même leurs cèdres s'en sont allés vers les creux. Je me dis qu'à ces hauteurs-là, l'air est moins opaque et permet des regards plus panoramiques.

Je t'appelle depuis les sommets, les mains en porte-voix. Ce n'est pas non plus là-haut que tu te terres.

Peut-être que je t'ai vexé avec un commentaire ou alors que tu prends ma concentration pour une forme d'indifférence. Pardon. Je suis trop souvent surpeuplé. Ça m'occupe beaucoup, tu sais, cette cohue de personnages sous mon front. Ma tête ne sait jamais défendre ses propres frontières.

Sans t'avoir aperçu, je rentre à Beyrouth après avoir dévalé des sentiers plus tordus que les lacets de ma bottine. J'avais oublié qu'en grim pant haut on restait quand même petit, et qu'avec mes yeux usés sur des livres et des écrans je n'arrivais plus très bien à voir de loin. J'abandonne et n'irai pas dans la Grande Roue du Luna Park. Je n'ai pas une affection folle pour la sueur froide, même si la vue doit y être jolie et que, moqueur que tu es, tu as dû justement choisir cette tanière-là pour mirer la ville depuis des angles où je ne vais pas.

Tant pis. Je retourne à ma stricte hauteur d'yeux, qui n'est pas bien haute comme tu le sais. Je retrouve mon quartier avec ses impasses et ses escaliers, je t'entends dans mon dos me dire « cherche encore » et je comprends que tu n'étais jamais bien loin.



Dans les rues de Beyrouth – et cela accentue le sentiment d'être errant –, il n'y a jamais vraiment d'adresses exactes. Les rues ont bien des noms, on les lit sur les cartes, mais les gens ne les connaissent pas toujours bien, ou alors c'est qu'on les a changés depuis peu et que l'on ne sait plus trop lequel est à l'usage. Les quartiers ont bien des noms, mais leurs contours sont parfois poreux, alors on ne sait jamais très bien jusqu'où l'un mouille l'autre. On n'identifie pas les immeubles par des numéros, mais plutôt par la couleur de leur crépi ou celle de leurs volets. Un édifice a souvent une double histoire, qu'il est bon de connaître à l'endroit et à l'envers : celle d'avant les événements, celle d'après. Il faut impérativement être informé de ce qui se trouvait là où l'on va avant la guerre, parce que les chauffeurs des taxis se fient encore à des repères tombés depuis des lustres ou à des commerces fermés depuis vingt ans pour savoir où vous conduire. Ils sont même prêts à vous contredire quand vous leur soutenez qu'un hôtel s'appelle bien Radisson Blu, comme le prouve sa devanture, et non plus Martinez. Quand on vous cherche, il vaut mieux donner le repère d'un commerce ou d'un bar que de tenter de faire la preuve par la carte du lieu où vous vous trouvez. Et quand un banquier à qui vous avez tendu un chèque vous demande votre adresse pour le reçu officiel, que vous vous mettez à décrire votre immeuble et le vendeur de burgers d'en bas, celui chez qui vous descendez vous restaurer les soirs de paresse, et qu'il hoche la tête pour signifier qu'il voit très bien où c'est en vous tamponnant votre formulaire avec vigueur, votre cerveau formaté à l'hyperexactitude administrative vrille d'un grand rire à l'intérieur. Vous habitez cette maison aux volets bleus et c'est tout. Pourquoi lui accoler un numéro quand sa couleur et ses odeurs de viande parlent bien mieux de sa situation dans la ville ?

Je m'habitue chaque jour à être à peu près ici, à peu près là. C'est un état qui me convient, l'à-peu-près. J'ose maintenant m'aventurer au hasard avec mes pieds et ma rêverie dans ces quartiers sans chiffres, dans ces rues à plusieurs baptêmes, dans ces détours qui se racontent d'eux-mêmes sans qu'on ait besoin d'être précis. Mes yeux n'ont plus que ce qu'ils voient pour savoir où aller et comment revenir dans les dédales abîmés.

C'est quand on accepte de se perdre que la ville se met à parler sa langue de ville, et non plus tous ces babils multipliés pour faire tapage. Toute carte est inutile quand on décide de voyager à vue ou à l'oreille. Les mots qui sortent de la bouche d'une cité apprivoisée, tout le monde devrait pouvoir les comprendre, non ?



Toutefois, apprendre à dire oui n'est jamais de tout repos. C'est donc que je n'ai pas tout à fait complété ma mue. Ma peau de voyageur, celle aux pores larges et offertes, reste encore tapie sous quelques oripeaux calleux. Je marche parfois sans lever l'œil, ma musique familière dans l'écouteur, sans oser entrer dans un jardin entrouvert, par une porte invitante et sans même dévier certains jours de mes chemins tracés. Je prends la petite table du fond dans les cafés, celle d'où je peux tout voir sans être inquiété. J'écris pour remplacer des heures que je ferais sûrement mieux de passer à la découverte, en explorateur, avec une lampe sur le front et pas mon seul souci. Mon carnet, mon stylo et mon front disent en clair : ne pas déranger. Et pourtant, c'est exactement ce à quoi je m'emploie : un grand dérangement intérieur. Beyrouth est là offerte comme un figuier au temps des abondances, le miel mûr pleut et moi je reste là, à la petite table du fond, à égrener ma faim. Je passe tout mon temps à essayer de me conjuguer au présent. C'est un projet qui engage tout mon être et mon avoir.

Moi qui toujours et confusément prétends aspirer au calme, on dira que je choisis bien mal mes abris. Depuis longtemps, je répète à qui veut l'entendre vouloir en finir avec mon tronc trop souvent secoué, avec ma tête enturbannée d'idées, avec mes scénarios compliqués à écrire, mais je ne choisis ni la plage ni la cabane au fond des bois, moi, ah non, je viens plutôt habiter une ville de grand tourment permanent, une ville de valse à mille temps. Je m'accule à ses murailles et j'attends d'être éjecté de moi-même par les yeux. J'espère être aspiré, conquis comme un territoire. Extirpé, roué, déjoué. Je dis : je me rends. Mais souvent, les armées ne viennent pas à moi et mon drapeau blanc s'en va glissant dans les caniveaux. Je ne suis jamais pris pour cible et je retourne mes paumes sur moi-même jusqu'au lendemain, pour un nouveau guerroiement.

Comment connaître l'autre et l'ailleurs si c'est toujours un peu soi que l'on visite ? Comment faire connaissance et juste dire « paix » à un étranger qui accepterait de signer avec soi ce traité sans négocié ?

J'ai en moi toute l'impatience du monde, mais j'ai les bras un peu trop courts, dirait-on. J'essaie encore de contenir à l'intérieur toute la densité de ma présence. Je n'arrive pas vraiment à me laisser couler comme une flaque qui s'en irait rejoindre le grand fleuve des vivants. Mon réflexe est la digue. Habitudes, yeux baissés, ne pas déranger. Refus navrant de la dilution qu'appelle le voyage.

« Devenir reflet, écho, courant d'air, invité muet au petit bout de la table avant de piper mot », dit Nicolas Bouvier. Oh, c'est à cela que je travaille, grand frère promeneur. Avec quelle énergie je tente de m'alléger de moi-même, tu n'as même pas idée. Ce n'est jamais bien facile quand l'envie est là de se prendre aussi pour un homme, parfois, et de dire bonjour un peu plus fort. Quand on voudrait agir comme tous ces autres qui n'ont pas l'air de s'en faire avec les empreintes et les odeurs qu'ils laissent traîner derrière eux. Je les regarde passer, ces autres-là, je les flaire et j'essaie de les suivre, je les appelle aussi parfois, mais ma voix se perd dans l'air, elle ne sait que bruire avec de l'encre quand, penché au-dessus d'un papier, j'essaie de débarrasser les mots de leur ordinaire. Je reste là sur mes trottoirs de papier comme un enfant qui a raté l'autobus, à m'inventer des défenses et des scrupules tandis que le trafic animé passe, que les taxis me font de grands signes et que je hoche la tête en les laissant emporter d'autres gens. La ville pulse et moi je continue d'y marcher sans poids, un stylo dans mon poing. Mon absence-présence, c'est le seul perchoir du haut duquel je sais grimper. Le seul lieu duquel je peux te parler sans trembler.

Accepter de me laisser envahir, me laisser abattre comme une vieille souche, faire tomber chacune des murailles érigées contre mon ventre, devenir peau, être percé de creux, n'être plus qu'une ouverture prête à guérir, me laisser dériver sans avant ni après, dans le simple abandon de la confiance et des heures sans les visites de l'angoisse... C'est à cela que j'aspire du fond de l'âme. Apprendre à pleurer de joie, pour un oui et pas pour un non. Il me faut pour cela atteindre cet état d'invisible, de regardant. M'en tenir à quelques grammes de poids, à peine un souffle, tout juste la pesanteur d'une pensée. Être peu à peu évidé, puis rempli. Ce n'est pas chose aisée, je te jure, mon ami.

Parfois, je tente des rébellions. J'appelle à la soulerie, au gavage, juste pour me rappeler que ma chair écrit elle aussi l'histoire. L'abondance et le désordre de cette ville me jettent par tous mes bords, puis je me replie ici, en cinquième roue du carrosse, à ne rien savoir faire que rincer des phrases et les polir cent fois. À remplacer mes sensations par des inventions. Juste pour que tu m'entendes et m'accompagnes.

J'aurais aimé t'emmener dans les anciens souks de Beyrouth, où tous les saisissements auraient pu nous prendre d'une seule et folle brassée. Où un mélange d'épices, de potions, d'icônes, de bijoux, de grattures de fer, de manuscrits humides, de théières et de tapis, de lanternes magiques nous aurait aspergé les sens. D'une seule convulsion enlacés, les apothicaires, les vendeurs de

légumes et les poissonniers, les femmes nouées de voiles, les vieillards et les enfants comptant leurs sous. J'aurais aimé m'y fondre, être évaporé puis ensuite condensé, et repartir avec un baluchon rempli qui m'aurait pour un temps alourdi dans ma marche. N'avoir pas le choix d'être imprégné, puis de garder trace. Devenir un instant trompe-l'œil, puis personnage de la toile. Entrer avec toi de force dans le grand tissu du monde.

Mais puisqu'à la place des souks de Beyrouth se trouve maintenant un rutilant centre commercial qui sent la javel, il me faut chercher ailleurs à débusquer de l'authentique dans cette ville et à me faire un creux par où entrer. Ma traque ira de détail en détail, que j'enfilerai ensuite à mon collier de mots, puis que je viendrai t'offrir.

C'est bien plus long de voyager comme ça, un temps à chercher l'or et un temps à t'écrire combien j'en ai trouvé. Presque toutes mes heures y passent.



Dans les rues parfois sans noms de Geitawi, ce quartier en Meccano vaguement préservé des démolitions et des grues, je sors souvent me balader à ta recherche, quand les muscles de mon bras en ont assez de tenir le stylo. Je grimpe des escaliers sans trop savoir où ils me mèneront, au risque de fâcher des habitants vus par surprise. Au risque aussi de voir ton dos, peut-être, avant que tu aies fui. Je pose ma jointure dans la balafre des façades et j'y sens comme la forme de ton poing. J'essaie de présumer à travers les carreaux des vies dont je ne suis pas l'invité. Je respire des parfums empruntés, puis je file avant que l'on m'ait remarqué.

Quand je contourne des obstacles ou que j'atteins des carrefours, je te piste, ou bien je t'invente, et parfois même je t'oublie.

Dans ce quartier habitent les plus beaux vieillards de la Terre. J'en vois qui se promènent, penchés en avant, les mains jointes derrière leurs reins, à ressasser sans doute de vieux souvenirs, ou à se demander ce que font leurs fils pour ne plus avoir de temps pour les appeler. J'en vois d'autres qui se sont faits beaux pour occuper la terrasse d'un café ou juste pour les yeux verts d'une serveuse. Ils sentent le musc et le romarin, ceux-là. Ils sirotent leur liquide noir avec un fin sourire sous la moustache, sûrement parce que la serveuse leur a fait cadeau d'un *habibi*, mon chéri. J'en aperçois d'autres qui sont occupés à reprendre de vieux habits élimés dans de petites échoppes étriquées toutes affadies par des néons, leurs sourcils inquiets quand la radio leur crache une nouvelle. Je reste là derrière les arbres à observer ceux qui se réunissent sous un porche ou dans une cave pour jouer de longues parties de trictrac et laisser leur montre tourner sans y jeter l'œil, tout souci effacé parce que leur vie se tient debout toute seule derrière eux comme une chose bien faite. Je les regarde et j'ai parfois envie d'entrer, de me faire une

place sur un banc et d'exiger de jouer une partie moi aussi. De partager un verre d'arak et de les faire rire avec mon accent venu du froid. De me laisser inviter sans avoir peur de déranger, pour une fois. Il me faudrait pour ça un gramme de courage, une poussée dans le dos ou bien une effronterie spontanée. Pousser leur porte et dire bonjour sans baisser les yeux. Ne pas faire comme les chats, ne pas me terrer sous les voitures et savoir un peu mieux quoi faire avec mon corps de grand ado frêle.

Mais je ne le fais pas. Je reste derrière mon arbre à rêver un instant la rencontre, à imaginer comment je te l'écrirai plus tard, je souris, je me pardonne à moi-même mes lâchetés familières, puis j'emprunte un autre escalier sans qu'ils aient eu vent de ma présence. Leurs histoires ne sont pas les miennes. Je ne suis là que pour cette envie de les prendre, pour cette envie jamais assouvie d'être avec eux que je te raconterai plus tard. Ma place est d'errer, de regarder, puis de t'écrire. Tant de vies passent qui grugent la mienne.



On vient à Beyrouth pour lui prendre quelque chose. C'est comme ça depuis des siècles. Le Liban est un espace ouvert aux pilleurs, aux pirates, aux oiseaux rapaces, aux étrangers cueilleurs ou aux auteurs trop timides pour entrer sans frapper. On vient tous ici pour disputer son mètre de terre. Qu'est-ce qu'elle a donc, cette terre, pour qu'on veuille tous prétendre qu'elle nous est propre ? Emplacement stratégique ou simplement belle terre, saine terre des débuts, berceau des temps ? Tous ceux qui viennent ici ont dans les veines un sang de conquérant. Pas étonnant que ceux qui l'habitent aient quelques barbelés à leur montrer, et les chats quelques miaulements réprobateurs à disperser dans l'air. On ne laissera personne ici gruger son terrain, on ne se laissera plus chasser par la force.

Accroupi devant ma page, je lui vole une petite superficie pour ma pomme, à ce pays. Je mets de sa terre à ma bouche et je recrache des mots tout salis d'elle. Avec cette boue, je coule quelques fondations que j'appellerai miennes plus tard, quand rien ici ne m'appartient. Il en est ainsi de l'auteur comme du voyageur. On prend, on chipe à tout moment, aussi facilement qu'on le faisait autrefois des bonbons à un sou sur le comptoir du marchand quand il avait le dos tourné. Petits et mesquins voleurs que nous sommes restés.

Et la beauté dans tout ça, c'est que Beyrouth se laisse faire. Jamais dupe, mais gardant l'air étonné de ceux à qui on ravit un baiser, en jetant un petit oh ! de chat effarouché.

Repartirai-je de Beyrouth un peu plus lourd, ou bien juste troué, évidé par elle ?



Quand j'ai presque terminé ma promenade, dans un recoin de rue sans nom, il arrive que je puisse voir à la fois la mer là-bas au fond, et en même temps un rien de montagne au bord de mes cils. C'est un paysage si complet qu'il me fait m'arrêter dans ma marche et lever enfin les yeux. Je ne te croise toujours pas, mais j'étire quand même les bras et j'étreins ton absence, tandis qu'un chat file entre mes jambes sans me regarder.